

Jérémie Koering, *Les Iconophages. Une histoire de l'ingestion des images*, Arles, Actes Sud, 2021, 352 p.

Dans cette étude traitant de l'ingestion des images, Jérémie Koering – historien de l'art spécialiste des peintures murales de l'Italie du XVI^e siècle, à qui l'on doit une étude consacrée aux décors du palais ducal de Mantoue, *Le prince en représentation* (2013), ainsi que des ouvrages à propos de Caravage (2018) et Léonard de Vinci (2007) – retrace des pratiques qui peuvent sembler bien étranges. Il prend pour premier exemple un usage médicinal en Égypte pharaonique, où la configuration de statues montrant Horus sur des crocodiles invitait à boire de l'eau ayant au préalable coulé tout du long. Cet acte en deux temps (lavage et ingestion) permettait de mettre la stèle en action. Grâce à la fluidité de l'eau glissant à la surface de la stèle, les deux dimensions des statues – composées à la fois de textes et d'images – avaient la capacité d'être liées ensemble. L'incantation faite fluide pouvait alors être absorbée.

Toute la première partie de l'ouvrage convoque de nombreux cas qui démontrent l'ampleur et la diversité des usages curatifs par ingestion d'images. Encore en Égypte ancienne, où il était parfois prescrit de lécher des dessins à la surface de la peau d'êtres humains (potentiellement décédés). Chez les chrétiens aussi de nombreuses thérapeutiques impliquaient l'absorption de reliques. À Constantinople, tout ce que mange un préfet « se transforme en sang et en vers et est ainsi évacué, et la souffrance est très grande, car les vers [le] déchirent ». Un prêtre lui propose comme remède des « poils » de saint Syméon Stylite le Jeune (521-592) et « de la poussière de son eulogie ; prends-en, trempe-les dans de l'eau pure, avec foi bois-en à jeun et frotte-toi de cette eau, et tu verras la gloire de Dieu » (p. 49-50).

Au IV^e siècle, les saint-es sont les intercesseur-es des miracles thérapeutiques opérés par Dieu, mais on voit déjà avec Syméon que lui aussi dispose d'émissaires (le prêtre, les saints poils et de la terre compressée en cachets frappés à son image). Cette logique transitive va au fur et à mesure prendre de l'ampleur : les chaînes vont s'étendre, les matériaux supports se multiplier (terre, huile, eau, pierre, céramique, métal, cuir...). Car le problème rencontré par l'Église semble avoir été le suivant : vu le nombre croissant de fidèles, leur engagement dévotionnel et leurs gourmandes conséquences, il fallut trouver des alternatives à la présence matérielle de saintes reliques dans les substances curatives. La solution fut de proposer des matériaux un peu moins rares, tout en perpétuant

les miraculeuses guérisons. Koering présente de nombreux remèdes sur base d'empreintes par contact (qui peuvent d'ailleurs se faire par captation dans des miroirs, ce qui est très pratique car cela réduit aussi le risque de démembrement des corps) ; par prélèvements de fragments ou divers résidus ; par bénédictions papales ou autres sceaux officiels. On comprend que les « désirs débordants de la part des pèlerins » (p. 77) ont pu constituer un véritable embarras car certaines iconographies et quelques bâtiments religieux étaient régulièrement raclés et grattés (puis infusés et avalés). Lors d'un voyage en Italie, Montaigne fait part de la substitution opérée par le clergé pour protéger la Santa Casa à Lorette : « distribuer aux dévots la poussière des murs naturellement tombée au sol » (p. 80).

L'un des agents transformateurs du film *Le Quattro Volte* de Michelangelo Frammartino (2010) que je résume ci-dessous rappelle curieusement l'histoire de Montaigne.

Un vieux berger de Calabre est malade. Il a une terrible toux et les genoux qui flanchent. L'homme récupère quotidiennement la poussière qui a été balayée dans l'église de son village et enfermée dans une feuille de papier repliée. Avant de se coucher, il ouvre délicatement la feuille et déverse cette poussière dans un verre d'eau – qu'il touille et boit d'un trait. En gardant ses chèvres, le berger perd un jour son remède tiré des dessous de bancs d'église. Le soir venu, il va frapper à la porte du lieu de culte dans lequel il n'y a malheureusement plus personne. Peu de temps après, le vieux berger meurt dans son lit sous le regard de ses bêtes. Bientôt, un chevreau naît. Le petit joue avec ses camarades, grandit... Il sort pour la première fois à la garde, mais il se perd dans la forêt et finit par s'endormir au pied d'un sapin. Une saison plus tard, l'arbre est choisi et coupé pour permettre une fête de village, puis brûlé, transformé en charbon. Le film entier réactive la puissance d'un cinéma presque muet (mais pas silencieux) qui crée liens et passages, d'une séquence à l'autre, d'une espèce à l'autre, d'une vie à l'autre. L'attention aux détails et la mise en scène de ces simples gestes du quotidien instaurent des pratiques rituelles au cœur d'une Italie sans âge.

Les techniques curatives par ingestion d'images partagées dans le livre de J. Koering (qui m'amènent à évoquer le film de Frammartino) témoignent de ce que Philippe Descola a rassemblé sous le terme d'ontologies analogiques dans *Par-delà nature et culture* (2005). Les images sont frottées, empreintes, chargées par contact et/ou par ressemblance. De ces procédés, les images (ou leurs résidus) tirent une puissance d'agir qu'elles vont ensuite pouvoir restituer aux malades. Ces formes de passages entre des entités et corps sont bien différentes de la pensée et de la thérapeutique modernes naturalistes. On saisit bien dans l'ouvrage les efforts qui furent menés par l'institution chrétienne pour encadrer de tels usages – aux vertus magiques, aux origines païennes

suspicieuses, qui risquaient de convertir les croyant-es en lécheuses crédules ou superstitieux loufoques, victimes de « charlatans ». Plusieurs fois, les conflits entre iconoclastes et iconodoules questionnèrent l'ingestion d'images. Les calvinistes émirent des critiques acerbes contre celles et ceux qui, non seulement mangeaient le corps du Christ en pratiquant l'eucharistie, mais qui grignotaient également statues et crucifix. Toute la seconde partie de l'ouvrage développe une série de motifs qui ont invité (ou repoussé) ces pratiques. On retiendra le bel exemple d'ingestion de brioches en forme de lettres (p. 164-165) pour apprendre à écrire et à lire (dans une logique de transmission par incorporation : mastiquer - assimiler - connaître). Koering nous offre à saisir la manière dont certaines puissances d'agir ont voyagé et transité à travers des matériaux divers (grâce aussi au travail des foies, vessies et reins des malades). Nous aurions bénéficié en tant que lecteur-ices que son enquête s'attarde et déplie plus avant certains cas. L'exemple qu'il donne des *madones à gratter* (figurines de bois – ou de plâtre contenant des copeaux de bois – fabriquées à partir d'arbres où étaient apparues des vierges miraculeuses) évoque des pratiques d'évangélisation des campagnes et du Nouveau Monde (p. 105-106). Suggérer que les miracles permis par l'ingestion de madones furent des supports de conversion des autochtones d'Amérique pourrait donner lieu à un développement attentif. Par exemple, la partie du livre *Ruminatio* décrit la « logophagie » chrétienne, c'est-à-dire l'absorption de la parole de Dieu par le texte (grâce aux exemples de dévoration du livre d'Ezéchiel et de saint Jean). Cela résonne avec le travail de l'anthropologue Aparecida Vilaça qui a travaillé sur la conversion au christianisme des Amérindien-nes (Wari') et qui a souligné dans son article « Manger la parole de Dieu » (*Journal de la Société des Américanistes*, vol. 98, 2012) que la proposition chrétienne de fraternité et d'incorporation de bons principes moraux avait fait écho aux dimensions d'affinité/consanguinité et de commensalité, fondamentales dans leur propre ontologie.

Comme le suggère l'usage de la notion de « réseau » par Koering, on pourrait davantage insister sur l'idée qu'ingérer des images a permis de diffuser la religion chrétienne. Ces longues chaînes transitives ont déployé des miracles de l'autre côté de l'océan, matérialisés par des copeaux de bois, infusés et dilués (remèdes qu'il serait intéressant de symétriser avec la quinine, qui a parcouru le chemin inverse). Le travail de Vilaça et celui de Koering invitent dès lors à s'interroger sur les manières d'incorporer des logiques et pratiques chrétiennes. *Les Iconophages* n'aborde malheureusement pas en détail les procédés de disqualification de ces thérapeutiques, tandis que nous héritons de ce discrédit et que c'est ce décalage que l'auteur dramatise pour mettre en œuvre son enquête.

La troisième partie du livre insiste sur les façons de faire communauté, soulignant la mise en partage d'un corps par l'ingestion d'images. Comparables aux fers à mouler les hosties, on retiendra l'exemple des cialdes, répandues en Europe

entre les XIV^e et XIX^e siècles dans les maisons fortunées (p. 255-260). Ces gaufrettes pouvaient servir, lors d'un mariage, à réunir par leurs doubles-faces estampées les armoiries/motifs de chacun des deux foyers. Le biscuit matérialisait ainsi l'union et invitait à répartir et à incorporer un lignage familial. Il s'agit selon l'auteur d'images-énoncés qui créent des liens du sang par ingestion. De très nombreux rites de passage sont accompagnés de nourriture, comme en Italie ou au Mexique où Koering trouve des exemples de sucreries à l'effigie de mort-es (*ossa dei morti*, *calaveritas de azúcar*) qui inscrivent la mémoire des disparu-es dans les bouches et les estomacs (p. 260-265).

Le projet de Koering est pertinent dans l'idée qu'il faille à chaque fois mettre les images en pratique. En sortant du seul axe du regard, elles se montrent dans leur puissance d'agir et engrangent des désirs de contact et d'incorporation. On aurait désiré avoir accès aux processus de modification de la personne qui étaient visés par ces ingestions en entrant un peu plus dans l'épaisseur des situations.

Elsa Maury

Faculté de Philosophie et Lettres

Université de Liège

Place du 20-Août 7, 4000 Liège, Belgique

Elsa.Maury@uliege.be